



Samedi détente

Conception et chorégraphie Dorothée Munyaneza



© José Caldeira

À PROPOS

Comment raconter l'indicible ?

Comment parler du départ d'un lieu qu'on a aimé ? Des circonstances durant lesquelles on a dû quitter le nid de l'enfance, un jour, en cachette, sur les routes parsemées de corps, de sang et de silence ? Comment raconter la chaleur d'un corps sous un tas de couches d'habits, « mugondo », qu'on ne pouvait transporter dans des valises car elles auraient été trop lourdes et encombrantes lors de l'exode ? Comment raconter les journées de marche, de soif et de faim ? Comment raconter les poux, le sommeil sur une bâche au milieu de la forêt ou le réveil sous une pluie torrentielle au milieu de la nuit en pleine campagne ? Comment raconter la fuite au clair de lune dans les champs de café ? Comment raconter les rires ? Comment raconter les chansons ? Comment raconter les psaumes et les danses ? Comment raconter le miel si doux et si rare quand la viande se vendait pour quelques centimes et la chair pourrissait sous les mille collines ? Comment raconter des mois passés sans voir sa mère ? Comment raconter à ceux qui se trouvaient là-bas, loin de nous, où les informations parlaient de manière superficielle du génocide qui disséminait le Rwanda tout entier ?

On a tellement peu parlé de ce génocide. Et quand on en parlait on en parlait mal.

Je voudrais mettre un accent artistique sur un sujet historique dont il reste encore beaucoup à dire.

Voici 19 ans qui ont passé, 19 ans que j'ai vécu loin de mon pays, 19 ans que j'ai eu le temps de reprendre goût à la vie, de grandir, de réfléchir, et enfin, de pouvoir écrire.

Je suis retournée à plusieurs reprises au Rwanda, j'ai pu voir les membres de ma famille qui sont encore vivants. J'ai pu vivre le vide laissé par ceux qui sont morts. J'ai pu entendre des témoignages de mes proches ou de ceux à qui l'on prête une oreille attentive. Je les ai enregistrés. J'ai pu voir les cicatrices laissées par des machettes, et celles des blessures qu'on ne voit pas à l'oeil nu mais que l'on reconnaît quand on rencontre celui ou celle qui a vécu ce que l'on a vécu soi-même.

Je veux parler au travers des yeux qui ont vu. Je veux partager la parole de ceux qui y étaient.

Et je l'appellerai Samedi Détente.

Dorothee Munyaneza

SAMEDI DETENTE

Conception et chorégraphie Dorothée Munyaneza

Avec

Nadia Beugré ou Nestor Kouame (danse)

Alain Mahé (musique et improvisation)

Dorothée Munyaneza

Regard extérieur Mathurin Bolze

Création lumière Christian Dubet

Scénographie Vincent Gadras

Costumes Tifenn Morvan

Régie générale Marion Piry

Régie lumière Marine Le Vey

Régie son Camille Frchet

Direction de production, administration, diffusion Emmanuel Magis assisté de Clémence Pierre et Judith Sevilla, Anahi

www.anahiproduction.fr

Production Cie Kadidi

Coproduction Théâtre de Nîmes - scène conventionnée pour la danse, Théâtre La Passerelle - scène nationale de Gap et des Alpes du Sud, Théâtre des Salins - scène nationale de Martigues, L'Onde - Théâtre Centre d'Art de Vélizy-Villacoublay, Pôle Sud - centre de développement chorégraphie en préfiguration Strasbourg, Théâtre Jacques Prévert - Aulnay-sous-Bois, Le Parvis - scène nationale de Tarbes, Théâtre Garonne - Toulouse, Réseau Open Latitudes 2 avec le soutien du Programme Culture Europe, Théâtre de Liège, Théâtre de la Ville - Paris, BIT Teatergarasjen - Bergen.

Avec le soutien du Théâtre Le Monfort - Paris, de la Friche Belle de Mai - Marseille, de la DRAC PACA - ministère de la Culture et de la Communication, de la SACD - musique de scène et de l'Association Beaumarchais | Avec l'aide d'Arcadi Ile-de-France / dispositif d'accompagnements et de l'ADAMI.

Durée 1h15

NOTE D'INTENTION

Au Rwanda, *Samedi Détente* était une émission immanquable ; c'était le rendez-vous. Une émission radiophonique pendant laquelle on écoutait des musiques venues d'ailleurs. On dansait, on chantait, on les apprenait par coeur sans pour autant comprendre le sens des paroles. Le lundi suivant, une compétition de la meilleure performance était organisée dans la cour de récréation. Un vrai rituel.

Depuis le 6 avril, jour où tout a basculé, je n'ai plus écouté d'émissions de *Samedi Détente* mais il m'arrive parfois d'entendre des chansons qui passaient durant cette émission et tout me revient, je revois mes amis, je revois mon quartier, je revis la musique et mon corps se met à bouger. Aujourd'hui, la plupart de ces amis ou membres de ma famille avec qui je dansais sont morts.

En 2014, pour la 20ème commémoration du génocide rwandais, je vais créer un nouveau *Samedi Détente* qui redonnera vie à ceux-là, aux disparus. Le témoignage que je suis en train d'écrire sera son fil rouge. La parole précèdera le geste, la parole suivra le geste, mais la parole ne sera pas le seul langage d'expression. Au commencement sera un chant. Un chant que je chanterai sous un drap blanc. Un linceul.

Je travaillerai avec une table et une bâche. Les tables et les bâches sont les objets qui nous servaient d'abri et de repos. Quand les balles volaient au-dessus de nos têtes, nous nous réfugions sous la table. Quand nous nous allongions après une journée de marche, la bâche accueillait nos corps fatigués, chacun ayant une place allouée sur ce petit coin du paradis en plastique bleu ciel. J'aimerais utiliser ces deux objets comme partie centrale de la scénographie et les sonoriser pour créer un univers sonore singulier. J'aimerais que la table soit indestructible, en métal, afin que Nadia Beugré et moi puissions danser dessus, comme sur un dancefloor métallique, un podium, une scène sur une scène et que nos coups de pieds puissent être diffusés, transformés. Notre danse sera la danse des corps animés, rescapés, elle donnera vie à ces corps morts, et oubliés.

J'accorde aussi une place fondamentale à l'habit. J'aimerais que le travail de costumes tourne autour de ces couches qu'on appelait « mugondo ». L'habit jouera un rôle important comme en 94. L'habit protecteur. L'habit créateur. Mugondo nous distraitait puisque infesté de poux, on passait des heures à voir qui pouvait tuer le plus grand nombre de poux enfuis dans ses plis en un laps de temps déterminé. Souvent à ces moments-là, on riait, on oubliait un instant qu'on allait dormir dehors, parfois le ventre vide. On redevenait les enfants que nous étions. Sur scène, j'aimerais que Nadia Beugré et moi puissions porter des couches d'habits, cette armure, ce cocon, que nous enlèverions au fur et à mesure pour révéler l'être charnel, vivant, vibrant.

Alain Mahé sera la troisième personne du dispositif. Ensemble - lui au milieu de ses cailloux sonores et ordinateurs - nous créerons cette nouvelle émission Samedi Détente avec des sons d'archives, de dédicaces, de musiques des années 90, et de compositions originales que je suis en train d'écrire.

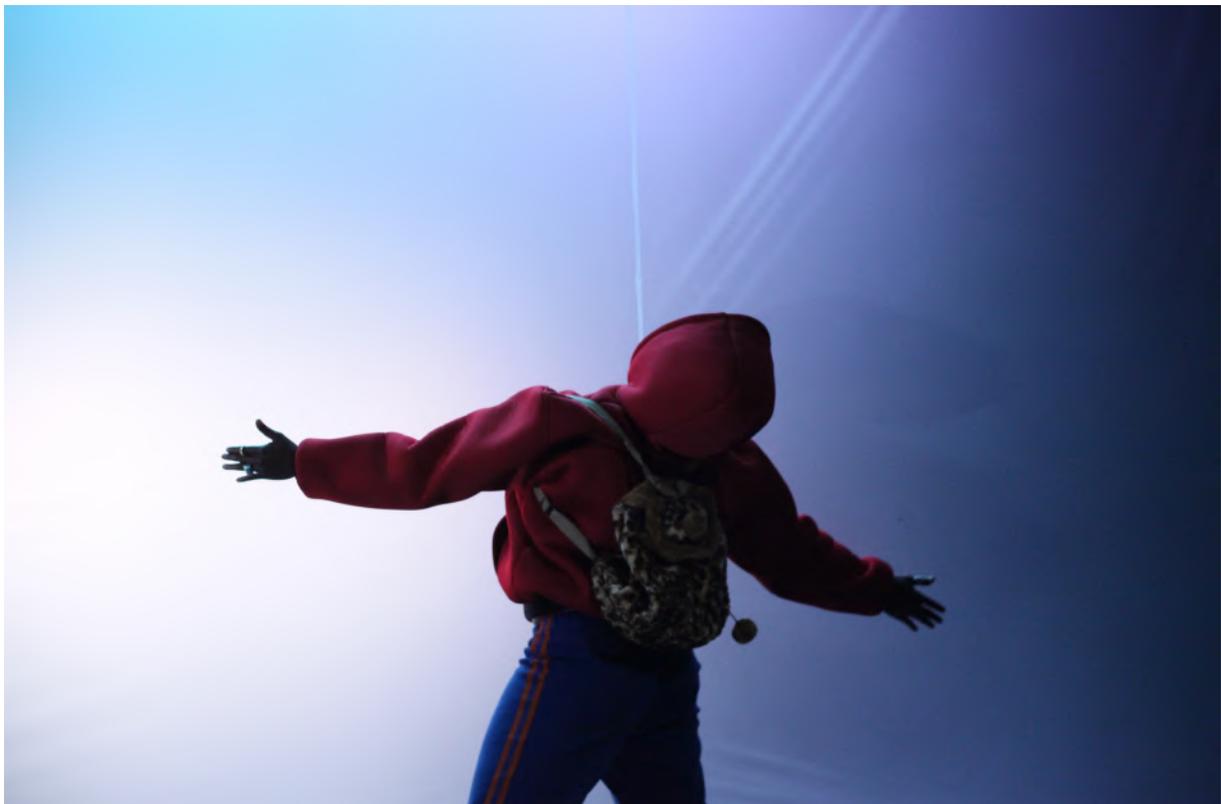
Dernier *Samedi Détente*. Il y a 19 ans, le Rwanda sombrait sous les coups de machettes et dans le sang. En 94, j'allais avoir 12 ans. Je me souviens. Je suis prête à en parler, à y faire face. À l'époque personne n'est intervenu, ni les pays occidentaux installés avec des moyens militaires et diplomatiques, ni les voisins africains pourtant concernés par les massacres à leurs frontières, ni les autres. Certains ont fermé les yeux et d'autres nous ont tourné le dos.

En invitant Alain Mahé, compositeur, improvisateur, français et Nadia Beugré, danseuse, africaine, ivoirienne, j'aimerais redonner vie à cette absence en dialoguant avec ceux qui nous ont tourné le dos.

Je crois autant en l'humour qu'au ton tragique pour parler de ce drame.

Samedi Détente parlera de ces instants de paix avant la guerre, de ces instants de vie avant la mort, de ces instants de rires avant les larmes, de la mémoire avec laquelle on vit, parfois même heureux, mais dont le souvenir demeure et parfois refait surface à l'écoute d'une chanson ou à l'évocation d'un nom de celui ou celle qui n'est plus.

Dorothee Munyaneza, novembre 2013.



EXTRAITS

Sur la route à l'aller, ils nous appelaient tous des Tutsis. Tous les enfants, les adultes, mes cousins, et moi. Mon père leur disait à chaque barrière, « mais ne voyez-vous donc pas mon père, ici même ? Regardez sa carte d'identité et regardez la mienne. »

Sur la route du retour, les `inkotanyi` (les troupes armées du Front Patriotique Rwandais FPR) demandaient à tante Alphonsine, la petite soeur de mon père, « ariko wowe wacitse ute ? Comment as-tu survécu ? À cause de son nez étroit. »

...

« Qu'est-ce que c'est ça ?

Une machine à coudre.

Qu'est-ce que c'est ça ?

Une radio.

Qu'est-ce que c'est ça ?

Des diplômes.

C'est quoi cette langue ?

De l'allemand.

Où est votre femme ?

En Angleterre.

IKITSO – une espionne, n'est-ce pas ?

Il y avait toujours des blancs chez vous, vous le saviez, vous étiez au courant, c'est pourquoi elle s'est enfuie !

PARLEZ !

Indangamuntu ! Cartes d'identité ! »

...

Il faisait très chaud. On marchait très vite. Les poux nous dévoraient. On en avait tellement que dès qu'on se reposait quelque part, on commençait à en tuer. Il y en avait beaucoup et partout. Dans nos cheveux et dans tous les plis de nos habits, véritables royaumes des poux. On faisait même des concours pour voir qui pouvait en tuer le plus possible en moins de temps.

UN, DEUX, TROIS, PARTEZ ! Chaque enfant, roi de ses couches d'habits, s'acharnant sur ces petites bêtes, et quand on en avait suffisamment tuées on poursuivait le travail en s'attaquant aux couches d'habits du voisin.

Des jeux.

Des massacres.

J'allais avoir 12 ans.

Enfant et adulte en même temps.

Je n'ai pas connu la crise de l'adolescence.

Je m'occupais de David et du miel.

...

À notre retour à Kigali, il y avait des chiens partout. De gros chiens. Bien en chair. Des vautours aussi. Plus que rassasiés. Dans les rues désertes de Gikondo étaient éparpillées des photos parfois en couleur et d'autres en noir et blanc. Une sorte d'installation de corps en décomposition et de clichés de vies figées et anéanties du jour au lendemain ».

...

Avant 94, on passait notre temps à jouer dehors dans les rues poussiéreuses de Gikondo. On se croyait dans les studios d'Hollywood. On jouait à Rambo, Commando, Arnold Schwarzenegger et Chuck Norris. Même les chutes au ralenti, on les reproduisait. On rampait, on sautait, on grimait, on riait, on pleurait, on criait. Takatakatakatakata. Les balles. Takatakatakatakata. On ne savait pas, on ne savait rien. Parfois les grands nous disaient que nos jeux étaient un mauvais présage, « Bana murakungura ».

...

Au début j'ai cru que c'était des étoiles, mais mon père nous a dit de bien les observer. « Les étoiles ne bougent pas », avait-t-il dit. Ce sont des satellites artificiels. Il faisait presque nuit. Nous étions allongés sur une bâche sur une terre ocre. Dehors. Toute la nuit je les ai regardés. J'espérais que ma mère nous voie. J'espérais que le monde entier nous voie.

...

« Et je pense à toi le jour,
Et je rêve de toi la nuit
Me reviendras-tu un jour mon amour
Je t'aime à l'infini. »

Cette chanson passait souvent pendant l'émission Samedi Détente et mon ami Pierrot me la chantait souvent sous la table, alors que dehors, les balles volaient. À la radio on annonçait d'aller trouver où se cachaient les inyenzi, les cafards. Un jour je me souviens m'être dirigée vers le placard. Pourquoi disaient-ils d'utiliser des machettes alors qu'un coup de balai suffisait ? Une balle ou une machette ? C'est simple, au début, il fallait payer pour être tué par balles. Un coup de machette quant à lui était gratuit. Mourir coûtait cher parfois.

...

On se lavait derrière la maison, au soleil, j'aimais bien regarder ma cousine se savonner, se rincer, se sécher, s'étaler de la crème hydratante et s'habiller. Je me disais qu'un jour si nous survivions, je ferais pareil et je lui ressemblerais, elle avait un corps de femme, de belles cuisses et jambes. Je la contemplais au soleil, je me rêvais femme, moi qui n'avais même pas de seins naissants !

Puis un jour on nous dit que nous devons nous laver en fin de journée car les gens nous observaient. On nous observait. On disait qu'on cachait des inyenzi.

...

RWANDA RWACU
RWANDA GIHUGU CYAMBYAYE
NDAKURATANA ISHYAKA N'UBUTWARI...

« Notre Rwanda,
pays qui nous a donné naissance,
je parlerai de toi avec zèle et courage ».
Le reste de l'hymne est enfoui, il s'est enfui en 94.

...

« Dans le couloir, VITE !
Pourquoi ? »

Les enfants, toujours à demander pourquoi. L'avion du président Habyarimana avait été abattu. Je pensai à nos jeux des semaines précédentes et ce que les vieux nous disaient. On n'était pas dans Delta Force, il n'y avait pas d'Arnold Schwarzenegger. Plus d'Américains, plus d'Anglais, plus de Français, plus de Belges, plus de Suisses, plus de ressortissants étrangers. Ils sont tous partis, et nous ont laissés seuls dans la merde et dans le sang.

DOROTHEE MUNYANEZA

CHANTEUSE, AUTEUR, CHOREGRAPHE

Chanteuse, auteur et chorégraphe, Dorothee Munyaneza développe une œuvre ardente. Sur la scène contemporaine internationale depuis le début des années 2000 au sein de plusieurs projets musicaux et chorégraphiques, elle signe sa première création *Samedi Détente* en 2014 et travaille actuellement à son second spectacle *Unwanted*, qui sera créé à l'été 2017.

Originaire du Rwanda, Dorothee Munyaneza quitte Kigali en 1994 à 12 ans pour s'installer avec sa famille en Angleterre. Désormais de nationalité britannique, elle étudie la musique à la Jonas Foundation de Londres et les sciences sociales à Canterbury avant de s'établir en France. Avec la musique, le chant, la danse, le texte, Dorothee Munyaneza part du réel pour saisir la mémoire et le corps, individuels et collectifs ; pour prendre la parole et porter les voix de ceux qu'on tait ; pour interroger le génocide des Tutsis, la violence faite aux femmes, les inégalités raciales. Pour faire entendre les silences et voir les cicatrices de l'Histoire.

En 2004, elle compose et interprète la bande originale du film *Hotel Rwanda* de Terry George et participe en 2005 à l'album *Anatomic* du groupe Afro Celt Sound System. En 2010, elle sort son premier album solo enregistré avec le producteur Martin Russell et collabore en 2012 à l'album *Earth Songs* du compositeur James Brett.

Elle fait dialoguer la musique avec les autres modes d'expression : entrelaçant afro-folk, danse et textes du chanteur militant américain Woody Guthrie avec le guitariste Seb Martel ou croisant danse, poésie et musique expérimentale avec le musicien Jean-François Pavvros, le chorégraphe Ko Murobushi et le compositeur Alain Mahé. Avec ce complice, elle expérimente des performances in situ au Centre Pompidou, au sein des collections du MuCEM de Marseille et élabore ses créations chorégraphiques.

En 2006, elle rencontre François Verret et est son interprète dans *Sans Retour, Ice, Cabaret et Do you remember, no I don't*. Depuis, Dorothee Munyaneza œuvre sur la scène chorégraphique internationale auprès de Nan Goldin, Mark Tompkins, Robyn Orlin, Rachid Ouramdane, Maud Le Pladec et Alain Buffard.

En 2013, elle crée sa compagnie Kadidi et signe *Samedi Détente* en novembre 2014 au Théâtre de Nîmes-scène conventionnée pour la danse.

Après une centaine de représentations en France et à l'étranger, *Unwanted*, sa seconde signature, est créée au festival d'Avignon 2017.

ALAIN MAHE

COMPOSITEUR, IMPROVISATEUR

Alain Mahé développe des musiques électroacoustiques et électroniques. Il crée le groupe Bohème de chic et joue ou compose par ailleurs avec Jean-François Pouvros, Carlos Zingaro, Carol Robinson, Kamal Hamadache, Thierry Madiot, Pascal Battus, Emmanuelle Tat, Patrick Molard, Keyvan Chemirani, Dorothée Munyaneza, Hélène Breshant, Bao Luo... Il réalise des pièces radiophoniques : Chien de feu, La marée fait flotter les villes, (pour un) Paso Doble (sonore) avec Kaye Mortley. Alain Mahé compose également musiques et créations sonores pour le spectacle vivant. Il travaille avec les metteurs en scène François Tanguy et les chorégraphes Carlotta Ikeda, Ko Murobushi, François Verret, le peintre Miquel Barcelò et Josef Nadj sur Paso doble, Nan Goldin sur Soeurs saintes & Sybilles et Scopophilia. Il collabore aux spectacles de Pierre Meunier depuis 1999 : Le Chant du ressort, Le Tas, Les Egarés... Il participe à la naissance du projet collectif Ultimo Round, compose et joue avec le plasticien Michel Caron et le dessinateur Vincent Fortemps.

NADIA BEUGRE

DANSEUSE, INTERPRETE ET CHOREGRAPHE

Nadia Beugré fait ses premiers pas dans la danse au sein du Dante Théâtre où elle explore les danses traditionnelles de Côte d'Ivoire. Elle accompagne Béatrice Kombé dans la création de la compagnie Tché-Tché en 1997. Récompensée de plusieurs prix internationaux, la compagnie se produit et donne des ateliers dans de nombreux pays.

Elle crée ensuite le solo *Un espace vide : Moi* présenté en Angleterre, en France, au Burkina Faso, en Tunisie, aux Etats-Unis. Elle passe par la formation Outillages Chorégraphiques (Ecole des Sables de Germaine Acogny, Sénégal) puis intègre en 2009 la formation artistique Ex.e.r.ce – Danse et Image (direction artistique de Mathilde Monnier) au Centre Chorégraphique de Montpellier, où elle commence à travailler sur son solo *Quartiers Libres*. Cette création sera présentée tout d'abord au Théâtre de la Cité Internationale à Paris, puis aux Etats-Unis, dans de nombreuses villes françaises et européennes ainsi qu'au Brésil.

En août 2015, Elle crée sa première pièce de groupe *Legacy* au Festival La Bâtie de Genève. *Legacy* est ensuite présentée au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du festival d'Automne à Paris, à Bergen (Norvège), Strasbourg, Toulouse, Arles, Lille... D'autres théâtres français et européens la recevront prochainement.

Sa dernière création, *Tapis Rouge*, est inspirée de la forme courte présentée en 2014 aux Sujets à vif / SCD du festival d'Avignon, et s'est dévoilée en janvier 2017 lors de la première au festival « Vivat la Danse ! » à Armentières.

Nadia Beugré a collaboré avec les créateurs Seydou Boro, Alain Buffard, Dorothée Munyaneza, et danse actuellement pour Boris Charmatz dans sa nouvelle création *10 000 gestes*. Elle travaille actuellement sur ses prochaines créations *Roukasskass Club* (2018) et *L'Homme Rare* (Titre provisoire – 2019).

En alternance avec

NESTOR KOUAME

Nestor Kouamé est né à Abidjan en Côte d'Ivoire. Il entre à l'EDEC (l'Ecole de Danse et d'Echanges Culturels), la première école de danse en Afrique de l'Ouest, dirigée par la chorégraphe ivoirienne Rose-Marie Guiraud, où il acquiert une connaissance approfondie des danses traditionnelles de cette région.

Par ailleurs, il renforce son apprentissage et diversifie ses compétences en participant à divers stages de danse contemporaine. En France, il se forme aux techniques de danse classique et jazz à l'AID (Académie Internationale de la danse) à Paris, puis auprès de chorégraphes tels que Redha Bentfour, Thierry Verger...

Il participe à de nombreux spectacles et comédies musicales : « Autant en emporte le vent » de Kamel Ouali, « Kirikou et Karaba » de Wayne McGregor...

Parallèlement à plusieurs collaborations avec des artistes du monde chorégraphique, Nestor Kouamé est chorégraphe pour des artistes chanteurs tels que Manu Dibango, Yannick Noah...